

Au temps que la feuille blesme

Au temps que la feuille blesme
Pourrist languissante à bas,
J'allois esgarant mes pas
Pensif, honteux de moy mesme,
Pressant du pois de mon chef
Mon menton sur ma poitrine,
Comme abatu de ruine
Ou d'un horrible meschef.

Après, je haussois ma veuë,
Voiant, ce qui me deplaist,
Gemir la triste forest
Qui languissoit toute nuë,
Veufve de tant de beautez
Que les venteuses tempestes
Briserent depuis les festes
Jusqu'aux piedz acraventez.

Où sont ces chesnes superbes,
Ces grands cedres hault montez
Quy pourrissent leurs beautez
Parmy les petites herbes ?
Où est ce riche ornement,
Où sont ces espais ombrages
Qui n'ont sceu porter les rages
D'un automne seulement ?

Ce n'est pas la rude escorce
Qui tient les trons verdissans :
Les meilleurs, non plus puissans,
Ont plus de vie et de force,
Tesmoin le chaste laurier
Qui seul en ce temps verdoie
Et n'a pas esté la proie
D'un yver fascheux et fier.

Quant aussi je considere
Un jardin veuf de ses fleurs,
Où sont ses belles couleurs
Qui y florissoient naguere,
Où si bien estoient choisis

Les bouquets de fleurs my escluses,
Où sont ses vermeilles rozes
Et ses oillets cramoisis ?

J'ai bien veu qu'aux fleurs nouvelles,
Quant la rose ouvre son sein,
Le barbot le plus villain
Ne ronge que les plus belles :
N'ay je pas veu les teins vers,
La fleur de meilleure eslitte,
Le lys et la margueritte,
Se ronger de mille vers ?

Mais du myrthe verd la feuille
Vit tousjours et ne luy chault
De vent, de froit, ny de chault,
De ver barbot, ny abeille
Tousjours on le peut cuillir
Au printemps de sa jeunesse,
Ou quant l'yver qui le laisse
Fait les autres envieillir.

Entre un milion de perles
Dont les carquans sont bornez
Et dont les chefz sont ornez
De nos nimphes les plus belles,
Une seule j'ai trouvé
Qui n'a tache, ne jaunisse,
Ne obscurité, ne vice,
Ni un gendarme engravé.

J'ay veu parmi nostre France
Mille fontaines d'argent,
Où les nimphes vont nageant
Et y font leur demourance ;
Mille chatouilleux zephirs
De mille plis les font rire :
Là on trompe son martire
D'un milion de plaisirs.

Mais un aspit y barbouille,
Ou le boire y est fiebvreux,
Ou le crapault venimeux
Y vit avecq' la grenoille.
Ô mal assise beauté !

Beauté comme mise en vente,
Quand chascun qui se presente
Y peut estre contenté !

J'ay veu la claire fontaine
Où ces vices ne sont pas,
Et qui en riant en bas
Les clairs diamens fontaine :
Le moucheron seulement
Jamais n'a peu boire en elle,
Aussi sa gloire immortelle
Florist immortellement.

J'ai veu tant de fortes villes
Dont les clochers orgueilleux
Percent la nuë et les cieux
De pyramides subtiles,
La terreur de l'univers,
Braves de gendarmerie,
Superbes d'artillerie,
Furieuses en boulevers :

Mais deux ou trois fois la fouldre
Du canon des ennemis
A ses forteresses mis
Les piedz contremont en pouldre :
Trois fois le soldat vengeant
L'yre des Dieux alumée,
Horrible en sang, en fumée,
La foulla, la sacageant.

Là n'a flory la justice,
Là le meurtre ensanglanté
Et la rouge cruauté
Ont heu le nom de justice,
Là on a brisé les droitz,
Et la rage envenimée
De la populace armée
A mis soubz les pieds les loix.

Mais toy, cité bien heureuse
Dont le palais favory
A la justice cheri,
Tu regne victorieuse :
Par toy ceux là sont domtez

Qui en l'impudique guerre
Ont tant prosterné à terre
De renoms et de beautez.

Tu vains la gloire de gloire,
Les plus grandes de pouvoir,
Les plus doctes de savoir,
Et les vaincueurs de victoire,
Les plus belles de beauté,
La liberté par la crainte,
L'amour par l'amitié sainte,
Par ton nom l'éternité.

Thodore Agrippa d'Aubign -  - Les Tragiques